This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

V3 C4. 1767

VOLTAIRE
37
76

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRI,

COMÉDIE,

*Représentée sur le Théatre de F***. au mois de Septembre 1767.*

A GENEVE.

Et se trouve

A PARIS,

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Poupée, à l'image Saint Joseph.

M. DCC. LXVII.

V 24. 1767

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
19 JAN 1979
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

CETTE Pièce de ſociété n'a été faite que pour exercer les talens de pluſieurs perſonnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant & de danſe, du comique, du tragique, de la morale & de la plaiſanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été deſtinée aux Théatres publics. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui en Italie, pluſieurs Académiciens s'amuſent à réciter des Pièces qui ne ſont jamais jouées par des Comédiens. Ce noble exercice s'eſt établi depuis long-temps en France, & même chez quelques-uns de nos Princes. Rien n'anime plus la ſociété, rien ne donne plus de grace au corps & à l'eſprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale paſſion du jeu, & ne reſſerre plus les nœuds de l'amitié.

Cette Pièce a eu l'avantage d'être repréſentée par des gens de Lettres, qui, ſachant en faire de meilleures, ſe ſont prêtées à ce genre médiocre, avec toute la bonté & tout le zèle dont cette médiocrité même avait beſoin.

Henri IV. eſt véritablement le héros de la Pièce; mais il avait déja paru dans la Partie de chaſſe repréſentée ſur le même Théatre, & on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRI, veuve, toujours attachée au parti d'Henri IV.

JULIE, parente & pupile de la Comteſſe.

LE DUC DE BELLEGARDE.

LE MARQUIS DE GIVRI, jeune homme qui n'a pas profité de l'éducation qu'il a reçue.

CHARLOT, élevé dans le Château avec le Marquis, & qui réuſſit à tout ce que le Marquis a négligé.

Madame AUBONNE, ancienne nourrice du Marquis, gouvernant la maiſon.

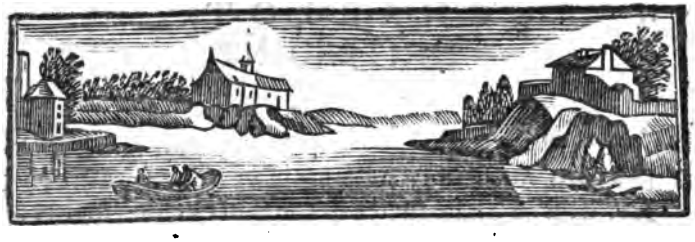
L'INTENDANT, bon & honnête homme, aimant à faire des contes.

BABET, jeune perſonne élevée dans le Château, pour être auprès de la Comteſſe.

GUILLOT, fils d'un Fermier de la Terre.

Pluſieurs Domeſtiques.

La Scène eſt au Château de Givri.



CHARLOT,

OU

LA COMTESSE

DE GIVRI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente une grande Salle où des Domeſtiques portent & ôtent des meubles. L'Intendant de la maiſon eſt à une table, un Courrier en bottes à côté; Madame Aubonne coud, & Babet file à un rouet.

L'INTENDANT *écrivant.*

QUatorze mille écus!... ce compte perce l'ame...
Ma foi, je ne ſais plus comment ſera Madame
Pour recevoir le Roi qui vient dans ce Château.

LE COURIER.

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT.

Eh, oui.

BABET.

Que ce jour ſera beau!
Madame Aubonne, ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce Château, ce grand Roi, ce bon maître!

Mad. AUBONNE *couſant.*

Il eſt vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider;
Je ne vous vois jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, ſaute, danſe, chante,
Notre Bonne eſt toujours dans ſa mine dolente.

Mad. AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans;
Ris tant que tu pourras, chaque choſe a ſon tems.

LE COURIER.

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête ſera chère...
Mais pour ce Prince auguſte on ne ſaurait trop faire.

LE COURIER.

Faite donc vîte.

Mad. AUBONNE.

Hélas! j'eſpère d'aujourd'hui
Que Charlot, mon enfant, pourra ſervir ſous lui.

L'INTENDANT.

Le bon Prince!...

LE COURIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il aſſiégeait, vous dis-je, une ville... en Champagne...

LE COURIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval & le dernier au lit...

LE COURIER.

Quel bavard !

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche...

LE COURIER.

Aura-t-il bientôt fait ?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret,
En ayant apporté s'étaient laissé surprendre ;
Leur procès était fait, & l'on allait les pendre.

(Tous ceux qui sont sur la Scène s'approchent & tendent le cou pour entendre le conte. Une servante qui balayait, écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

Mad. AUBONNE *se levant.*

Les pauvres gens !

BABET.

Eh bien ?

LE COURIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT *écrivant toujours.*

Le Roi...
Quatorze mille écus en six mois...

LE COURIER.

Sur ma foi
Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT.

Je m'y perds, quand j'y pense...
Le Roi les rencontra... son auguste clémence...

(Ici tous font un cercle au tour de l'Intendant.)

BABET.

Leur fit grace, sans doute.

L'INTENDANT.

Hélas ! il fit bien plus ;
Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.

Le Béarnais, dit-il, eſt mal en équipage,
Et s'il en avait plus vous auriez davantage.

Tous enſemble.

Le bon Roi! le grand Roi!

L'INTENDANT.

Ce n'eſt pas tout; le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim,
Il la nourrit lui-même en l'aſſiégeant encore.

(*Il tire ſon mouchoir & s'eſſuye les yeux.*)

LE COURIER.

Vous me faites pleurer.

Mad. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me ſouviens auſſi qu'en un jour ſolemnel,
Un grave Ambaſſadeur... je ne ſais plus lequel,
Vit ſa jeune Nobleſſe admiſe à l'audience,
L'entourer, le preſſer, ſans trop de bienſéance:
Pardonnez, dit le Roi, ne vous étonnez pas,
Ils me preſſent de même au milieu des combats.

LE COURIER.

Ça donne du deſir d'entrer à ſon ſervice.

BABET.

Oui, ça m'en donne auſſi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, Nourrice?

Mad. AUBONNE *ſe remettant à coudre.*

Ah! j'ai bien d'autres ſoins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un ſoir, près d'un Couvent...

LE COURIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

C'eſt bien dit : la voilà... Tu pourras la remettre
Au premier des Fourriers que tu rencontreras,
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras ;
Madame de Givri veut ſavoir à quelle heure
Il veut de ſa préſence honorer ſa demeure...
Quatorze mille écus !... & cela clair & net...
On en doit la moitié... Va vîte.

LE COURIER.

Adieu, Babet.
(*Il ſort.*)

BABET *filant.*

La nourrice toujours dans ſon chagrin perſiſte !
Contez-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriſte ;
Notre jeune Marquis, que la Bonne a nourri,
Eſt un franc garnement, & j'en ſuis bien marri.

Mad. AUBONNE.

Je le ſuis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils, au contraire,
Reſpectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot eſt, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mad. AUBONNE.

Notre Marquis pourra ſe corriger.

L'INTENDANT.

Oh ! non,
Il n'a point d'amitié, le mal eſt ſans remède.

Mad. AUBONNE.

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT.

Les vices de l'eſprit peuvent ſe corriger :
Quand le cœur eſt mauvais, rien ne peut le changer.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, GUILLOT.

GUILLOT *accourant.*

AH ! le méchant Marquis ! comme il eſt malhonnête !

Mad. AUBONNE.

Eh bien, de quoi viens-tu nous étourdir la tête?

GUILLOT.

De deux larges ſoufflets dont il m'a fait préſent.
C'eſt le ſeul qu'il m'ait fait, du moins juſqu'à préſent.
Paſſe encor pour un ſeul, mais deux !

BABET.

Bon ! c'eſt de joie
Qu'il t'aura ſoufflеté. Tout le monde eſt en proie
A des tranſports ſi grands, en attendant le Roi,
Qu'on ne ſait où l'on frappe.

Mad. AUBONNE.

Allons, conſole-toi.

L'INTENDANT *écrivant.*

La choſe eſt mal pourtant... Madame la Comteſſe
N'entend pas que l'on faſſe une telle careſſe
A ſes gens; & Guillot eſt le fils d'un Fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot eſt d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'eſt un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainſi deux ſoufflets du Marquis ?

GUILLOT.

Il eſt jaloux, il t'aime.

BABET.

Eſt-il bien vrai ?... Tu dis
Que je plais à Monſieur ?

GUILLOT.

Oh ! tu ne lui plais guère ;
Mais il t'aime en paſſant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu ſais, épouſer tes attraits,
Et pour préſent de noce il donne des ſoufflets.

BABET.

Monſieur m'aimerait donc ?

Mad. AUBONNE.

Quelle ſotte folie !
Le Marquis eſt promis à la belle Julie,
Couſine de Madame, & qui, dans la maiſon,
Eſt un modèle heureux de beauté, de raiſon,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même ;
C'eſt pour lui qu'on la garde, & c'eſt elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il veut donc avoir deux à la fois.
Ces jeunes grands Seigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de Cour, de Ville,
Et de Village encor. Ils en ont une file ;
Ils vous écrèment tout, & jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laiſſent Babet : parbleu, chacun le ſien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment ?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage.
Je t'aime tant, vois-tu, que quand ſur mon paſſage
Je vois paſſer Charlot, ce garçon ſi bien fait,

Quand je vois ce Charlot regardé par Babet;
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesans soufflets que j'ai reçus en gage.

Mad. AUBONNE.

Des soufflets à mon fils!

GUILLOT.

Eh!... j'entends, si j'osais...
Mais Charlot m'en impose, & je n'ose jamais.

L'INTENDANT.

Non, je ne pourrai plus suffire à la dépense.
Ah! tous les grands Seigneurs se ruinent en France.
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à Monsieur l'Intendant.
Ça, je vous disais donc qu'auprès d'une Abbaye,
Une vieille Baronne & sa fille jolie
Apperçurent le Roi qui venait tout courant.
Le Duc de Bellegarde était son confident;
C'est un brave Seigneur, & que par-tout on vante.
Madame la Comtesse est sa proche parente;
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS.

(*Tous se lèvent.*)

LE MARQUIS.

MOn vieux faiseur de contes, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet, bonjour, ma vieille Bonne.
(*A Guillot.*)
Ah! te voilà, Maraut; si jamais ta personne
S'approche de Babet, & sur-tout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de Marquis!

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh, de grace,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

Mad. AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois..... mais vous n'en tenez compte ;
Vous me faites mourir de douleur & de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez... Monsieur Rente, à l'instant
Qu'on me fasse compter six cens écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, Monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie ;
Il m'en faut pour mes chiens & pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse & pour d'autres plaisirs ;
J'ai très-peu d'écus d'or, & beaucoup de desirs.
Monsieur mon Tréforier, débourfez, le tems presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel tems prenez-vous là ? Quoi ! dans le même jour
Où le Roi vient chez vous avec toute sa Cour !
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit Précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner ;
Je vois qu'il a raison.

Mad. AUBONNE.

Fi ! quel discours infâme !
Soyez plus généreux, respectez plus Madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mad. AUBONNE *pleurant.*

L'ingrat !

GUILLOT *dans un coin.*

Il a l'ame bien dure ;
Les mains auſſi.

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez point le Roi ! vous, méchant !

LE MARQUIS.

Eh ; ſi fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet :
Je l'aime... comme il aime.. aſſez peu, c'eſt l'uſage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT *écrivant.*

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(*A Guillot qui eſt dans un coin.*)
Donnez-m'en donc bien vîte... Ah ! ah ! je t'apperçois ;
Attends-moi, malheureux.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh ! qu'eſt-ce que je vois !
Je le cherche par-tout. Que ſes mœurs ſont ruſtiques !
Je le trouve toujours parmi les domeſtiques.
Il ſe plaît avec eux, il m'abandonne.

Mad. AUBONNE..

Hélas !
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, Nourrice ;
Mon cœur en tous les tems vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

Mad. AUBONNE.

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Etant cru mort long-tems vous sauvâtes sa vie.
Il en doit à jamais garder le souvenir ;
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

Mad. AUBONNE.

Dieu veuille que Madame,
Par ses soins maternels amollisse son ame !

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE *à l'Intendant.*

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt : mais la dépense est forte,
Cela pourra monter tout au moins... à...

LA COMTESSE.

Qu'importe !
Le cœur ne compte point ; & rien ne doit coûter,
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
(*A ses gens.*)
Laissez-moi, je vous prie.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

IL eſt tems qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, ſans plainte & ſans rigueur,
Parle à votre raiſon & ſonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repouſſé ma tendre complaiſance;
Que vos maîtres divers & votre Précepteur,
Par leurs ſoins vigilans révoltant votre humeur,
Vous préſentant à tout n'ont pu rien vous apprendre:
Tandis qu'à leurs leçons empreſſé de ſe rendre
Le fils de la nourrice, à qui vous inſultiez,
Apprenait aiſément ce que vous négligiez,
Et que Charlot, toujours prompt à me ſatisfaire,
Faiſait aſſidument ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, Madame, & m'en parlez ſouvent.
Charlot eſt, je l'avoue, un héros fort ſavant.
Je conſens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille auſſi dans quelque Académie.
La doctrine eſt pour eux & non pour ma maiſon,
Je hais fort le latin, il déroge à mon nom;
Et l'on a vu ſouvent, quoi qu'on n'en puiſſe dire,
De très-bons Officiers qui ne ſavaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient ſu, mon fils, ils en ſeraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui poliſſant leurs mœurs,
Des beaux arts avec fruit ont fait un noble uſage,
Un eſprit cultivé ne nuit point au courage.
Je ſuis loin d'exiger qu'aux loix de ſon devoir

Un

Un Officier ajoute un triſte & vain ſavoir ;
Mais ſachez que ce Roi, qu'on admire & qu'on aime,
A l'eſprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne ſuis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le ſervir à la guerre, à la Cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y ſonge.

LA COMTESSE.

Il faudra que dans cet heureux jour
De ſa royale main ſa bonté ratifie,
Le contrat qui vous doit engager à Julie ;
Elle eſt votre parente, & doit plaire à vos yeux ;
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle eſt riche ! tant mieux.
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,
Que du ſeul intérêt vous parliez le langage !

LE MARQUIS.

Oh ! j'aime auſſi Julie, elle a bien des appas :
Elle me plaît beaucoup, mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah ! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos diſcours, votre ton la révoltent peut-être ;
On ne réuſſit point ſans un peu d'art flatteur,
Et la groſſièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je ſuis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais ſoyez aimable.
Cette pure nature eſt fort inſupportable.
Vos pareils ſont polis ; pourquoi ? c'eſt qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu.
Leur âme en eſt empreinte ; & ſi cet avantage
N'eſt pas la vertu même, il eſt ſa noble image.

Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son Roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi;
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous
livre;
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le Roi, nous verrons comme je m'y prendrai;
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré.
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive & la courtise.
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous;
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux?

LE MARQUIS.

Oui, je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable?
Je dois tout à sa mère, oui, je lui dois mon fils.
Aimez un peu le sien; du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre. Ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnoissance.
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer?
Pour ne vous point haïr, il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah! vous m'attendrissez! Madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous
Avec tant de respect un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

VEnez, mon bon Charlot: le Marquis m'a promis.
Qu'il ſerait déſormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS *ſe détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégreſſe
Ne pourra plus trouver place à la triſteſſe.
Où donc eſt votre mère?

CHARLOT.

Elle pleure toujours;
Et j'implore pour moi votre puiſſant ſecours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ſes auguſtes pères.
Madame, vous ſavez qu'à Monſieur votre fils
Sans me plaindre un moment je fus toujours ſoumis.
Vivre à vos pieds, Madame, eſt ma plus forte envie.
Le Héros des Français, l'appui de ſa patrie,
Le Roi des cœurs bien nés, le Roi qui des Ligueurs
A par tant de vertus confondus les fureurs,
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites,
Et ce n'eſt que pour lui que, des lieux où vous êtes,
Mon ame en gémiſſant ſe pourrait arracher.
La fortune n'eſt pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excuſez mon jeune âge.
On m'a ſi fort vanté ſa bonté, ſon courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent ſous lui.
Je ne veux point agir en Soldat mercenaire;

Je veux auprès du Roi ſervir en Volontaire,
Haſarder tout mon ſang, ſûr que je trouverai
Auprès de vous, Madame, un aſile aſſuré:
Daignez-vous approuver le parti que j'embraſſe?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant ſi j'étais à ta place;
Mon fils ſans doute aura, pour ſervir ſous ſa loi,
Autant d'empreſſement & de zele que toi.

LE MARQUIS.

Eh! mon Dieu, oui.... Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot! l'accollade eſt bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout ſoit oublié.
Ça, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà... mais...

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT *prend la main du Marquis & la baiſe.*

Je révère.
J'oſe chérir en vous Madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix.
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va... je ſuis très-content

LA COMTESSE.

Son bon cœur ſe déclare,
Le mien s'épanouit.... Quel bruit, quel tintamarre!

SCENE VII.

Les Acteurs précédens. Pluſieurs Domeſtiques en livrée & d'autres gens entrent en foule. Guillot & Babet ſont des premiers. Julie, la Nourrice ſont dans le fond & arrivent plus lentement.

GUILLOT *accourant.*

LE Roi vient.

Tous enſemble.

C'eſt le Roi!

GUILLOT.

C'eſt le Roi, c'eſt le Roi!

BABET.

C'eſt le Roi! je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin, mais il a bonne mine.

GUILLOT.

Donne-t-il des ſoufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive ſi-tôt, c'eſt ce ſoir qu'on l'attend,
Mais ſa bonté prévient ce bienheureux inſtant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous ſuis...Je rougis. Ma toilette
M'a trop long-tems tenue, & n'eſt pas encor faite.
Eſt-ce bien déja lui?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la baſſe-cour avance avec fracas.

BABET.

Il eſt très-beau... c'eſt lui. Les filles du village
Trottent toute en foule, & ſont ſur ſon paſſage.
J'y vais auſſi, J'y vole.

(Elle va & vient ſur le théâtre.)

LA COMTESSE.

Oh! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'eſt pas lui.

BABET.

C'eſt lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien;
Tout le monde m'a dit, c'eſt lui: la choſe eſt claire.

L'INTENDANT *arrivant à pas comptés.*

Ils ſe ſont tous trompés ſelon leur ordinaire;
Madame, un poſtillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juſte & pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée & moitié ſurdorée,
D'excellens Pâtiſſiers, d'Acteurs Italiens,
Et de Danſeurs de corde & de Muſiciens,
Des flutes, des hautbois, des cors & des tompettes,
Des faiſeurs d'acroſtiche & des marionnettes:
Tout le monde a crié le Roi ſur les chemins,
On le crie au village & chez tous les voiſins;
Dans votre baſſe-cour on s'obſtine à le croire,
Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien ſots.

LA COMTESSE.

Mais, quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce ſoir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le tems de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonjour, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! que ce Charlot m'ennuye!

(*Ils ſortent. La Comteſſe reſte avec Mad. Aubonne.*)

LA COMTESSE.

Viens, ma chere Nourrice, & ne ſoupire plus:
A bien placer mon fils mes vœux ſont réſolus.

Il servira le Roi, je ferai sa fortune.
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux, c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console, & qui charme la vie.

Mad. AUBONNE.

Vous me rendez confuse, & mon ame attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne?

Mad. AUBONNE *tristement.*

Ah....

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

Mad. AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

Mad. AUBONNE

Mon fils!... Madame!.., Allons.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT *au fond.*

JULIE.

ENfin je le verrai ce charmant Henri-Quatre,
Ce Roi brave & clément qui fait plaire & combattre;
Qui conquit à la fois son Royaume & nos cœurs.

Pour qui Mars & l'Amour n'eurent point de rigueurs,
Et qui fait triompher, ſi j'en crois les nouvelles,
Des Ligueurs, des Romains, des Héros & des belles.

CHARLOT.

Elle aime ce grand homme, elle eſt tout comme moi.

JULIE.

Liſette à me parer a réuſſi, je croi;
Comment me trouvez-vous?

Mad. AUBONNE.

Très-belle & très-bien miſe.
Vous ſeriez peu fâchée (excuſez ma franchiſe)
D'eſſayer tant d'appas, & d'arrêter les yeux
D'un Héros couronné, par-tout victorieux.

JULIE.

Oui, ſes yeux ſeulement.... il a le cœur fort tendre;
On me l'a dit du-moins: je n'y veux point prétendre.
Je ne veux avoir l'air, ni prude, ni coquet...
Eh, mon Dieu! j'apperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! (*Il ſort.*) Allons vîte.

Mad. AUBONNE.

Et bien, belle Julie,
Ce grand Prince ici même aujourd'hui vous marie.
Il ſignera du moins le contrat projetté,
Qui ſera par Madame avec vous préſenté.
Vous ſemblez n'y penſer qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur ſoit touché?
Qu'il ſe donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne Comteſſe en ces murs élevée,
Conduite par vos ſoins, à ſon fils réſervée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé juſqu'à ce jour
Le moindre ſentiment qui reſſemble à l'amour.
Il n'a jamais montré ces douces complaiſances

Qui

Qui d'un peu de tendreſſe auraient les apparences.
Il eſt ſombre, il eſt dur, il me doit alarmer;
Il ſait être jaloux, & ne ſait point aimer.
J'aime avec paſſion ſa vertueuſe mère.
Le fils me fait trembler: quel triſte caractère!
Ses airs & ſon ton bruſque, & ſa groſſiereté
Affligent vivement ma ſenſibilité.
D'un noir preſſentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une ame honnête & tendre;
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mad. AUBONNE.

Parlez net,
Developpez un cœur qui ſe cache à regret;
Le Marquis eſt hai.

JULIE.

Tout autant qu'haiſſable.
C'eſt une averſion qui n'eſt pas ſurmontable.
A ſa mère, après tout, je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer.
Je percerais ſon cœur d'une atteinte cruelle,
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes ſentimens, mes chagrins & mes vœux.

Mad. AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah! comment nous tirer du fond du précipice!

JULIE.

Et moi, que devenir? Comment faire, Nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves triſtement;
Ma chère Aubonne!

Mad. AUBONNE.

Eh bien?

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la Comteſſe à différer la choſe?
Tu ſais la gouverner, ton avis en impoſe;
Par tes diſcours flatteurs tu pourrais la mener
A me laiſſer le tems de me déterminer....
Mais réponds donc.

Mad. AUBONNE

Hélas !... Oui, ma belle Julie...
Votre demande eſt juſte... elle ſera remplie.

SCENE. II.

JULIE, Mad. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MAdame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'eſt point là le mien... Le vôtre eſt bien mieux fait,
Mieux choiſi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Eſt galant & poli !... Tous les jours il m'étonne.
Eſt-il vrai qu'il nous quitte ?

Mad. AUBONNE.

Il veut ſervir le Roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi.
Il m'eût été bien doux de conſacrer ma vie
A ſervir dignement la divine Julie.
Heureux ! qui recherchant la gloire & le danger,
Entre un Héros & vous pourrait ſe partager !
Heureux ! à qui l'éclat d'une illuſtre naiſſance
A permis de nourrir cette noble eſpérance !
Pour moi qu'aux derniers rangs le ſort veut captiver,
Vers la gloire, de loin, ſi je peux m'élever,
Si quelque occaſion, quelque heureux avantage
Peut jamais pour mon Prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés je voudrais obtenir

Pour prix de tout mon ſang un léger ſouvenir.

JULIE.

Ah! je me ſouviendrai de vous toute ma vie!
Élevée avec vous, moi que je vous oublie!
Mais vous ne quittez point la maiſon pour jamais.
Madame la Comteſſe & ſes dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, &, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeller : tout le Château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir ſouvent.

Mad. AUBONNE *ſoupirant.*

Je ne ſouffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah! ma mère! à mon cœur il manque l'éloquence!
Peignez-lui les tranſports de ma reconnoiſſance!
Faites-moi mieux parler que je ne puis...

JULIE.

Charlot...
Non... Monſieur... mon ami.... ma mère.... que ce mot
De Charlot... convient mal... à toute ſa perſonne!

Mad. AUBONNE.

Oh! les mots n'y font rien... Mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot... ma bonne...

Mad. AUBONNE.

Eh quoi?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Eſt différent en tout de Monſieur le Marquis?
L'art n'a rien pu ſur l'un, dans l'autre la nature
Semble avoir prodigué tous ſes dons ſans meſure.

Mad. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le Roi vient aujourd'hui,
Je dois avoir l'honneur de danſer avec lui;

(A Charlot.)

Je voudrais répéter... Vous danſez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'eſt point étrange ;
Vous avez réuſſi dans les jeux, dans les arts
Qui de nos Courtiſans attirent les regards ;
Les armes, le deſſein, la danſe, la muſique,
Enfin dans toute étude où votre eſprit s'applique,
Et c'eſt pour votre mère un plaiſir bien parfait.
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danſerai mieux vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah ! vous ſeule en ſervez... Mais le reſpect, le zèle
Me forcent d'obéir... Il faut un violon.
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu, non.
Vous chantez à merveille, & votre voix, je penſe,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence.
Aſſeyez-vous, ma mère, & voyez votre fils.

Mad. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'eſt point ſurpris.

(Elle s'aſſied. Ils danſent, & Charlot chante. Il commence par des tarala lara.

Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois,
A ſon choix.
Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois ;
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger !
On meurt à ſes yeux ſans eſpoir,
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois.

JULIE *après avoir danſé un ſeul couplet.*

Vous êtes donc l'auteur de la Chanſon ?

CHARLOT.

Madame,
C'eſt un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air aſſez mal ajuſtés ;
Par votre goût, ſans doute, ils ſeront rejettés.

JULIE.

Ils n'offenſent perſonne... ils ne peuvent déplaire ;
Il ne peuvent ſur-tout exciter ma colère...
Ils ne ſont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous ! .. Je n'oſerais
Perdre ainſi le reſpect... profaner vos attraits.

JULIE.

Une ſeconde fois je puis donc les entendre.
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mad. AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaiſir.
Je voudrais que Madame en pût auſſi jouir.

(*Julie recommence à danſer avec Charlot qui répète l'air.*

Elle donne des loix
Aux bergers, Rois.
(*Ils danſent la repriſe.*)
Vous ſeule ornez ces lieux.
Des Rois & des Dieux
Le maître eſt dans vos beaux yeux.
Ah ! ſi de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur !
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un Roi brave & galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de regner ſur nous.
Elle donne des loix
Aux bergers, aux Rois, *&c.*

. . . . . .

On meurt de ne le plus voir !

SCENE III.

Le Marquis entre & les voit danſer. Mad. Aubonne eſt aſſiſe & cout.

LE MARQUIS.

MEurt de ne les plus voir !.... Notre belle héritière,
Avec Monſieur Charlot vous êtes familière ;
Vous danſez aux chanſons dans un coin du logis !

CHARLOT.

Pourquoi non ?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'eſt aſſez permis
De prendre, quand je veux, devant Madame Aubonne,
Pour danſer un menuet la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup, & les payez-vous cher ?

JULIE.

J'en dois avoir, Monſieur, de la reconnaiſſance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous cauſe quelque ennui,
Que n'avez-vous appris à danſer comme lui ?

LE MARQUIS.

Ouais !

CHARLOT.

Modérez, Monſieur, votre injuſte colère.
Vous aviez aſſuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer ;
Mon cœur la méritait, il l'oſait eſpérer.
(*Montrant Julie.*)
Ce noble & digne objet, reſpectable à vous-même.
M'a chargé dans ces lieux de ſon ordre ſuprême ;
Ses ordres ſont ſacrés, chacun doit les remplir :

En la ſervant, Monſieur, j'ai cru vous obéir.

Mad. AUBONNE.

C'eſt très-bien ripoſté ; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne ſais que répondre.
Ecoute, mon garçon, je te défends *... à toi,
De montrer, quand j'y ſuis, de l'eſprit plus que moi.

Mad. AUBONNE.

Quelle idée !

JULIE.

Eh comment faudra-t-il donc qu'il faſſe ?

LE MARQUIS.

Il m'offuſque toujours... tant d'inſolence laſſe ;
Je ne le puis ſouffrir près de vous... En un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danſe avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée !...
Allez, votre colère eſt trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous,
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mad. AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade,
Vous vous faites haïr... Monſieur, prenez-y garde ;
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonſpect,
Vous deviez à Julie un peu plus de reſpect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendreſſe ;
Mais...

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot !.... Que tout cela me bleſſe !...
Sortez, & devant moi ne paraiſſez jamais.

JULIE.

Mais, Monſieur...

LE MARQUIS *menaçant Charlot.*

Si...

CHARLOT.

Quoi ? ſi...

* Charlot le regarde fixement.

Mad. AUBONNE *se jettant entr'eux deux.*

Mes enfans, paix, paix, paix.
Eh, mon Dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout-à-l'heure;
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, Monsieur, je sais ce que je doi;
(Regardant Julie.)
Mais enfin, j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop, faquin !

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue,
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'ame un peu frappée.
A mon côté, Monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi ! misérable !...

JULIE.

Encor !

Mad. AUBONNE.

Allez, mon fils, de grace
Ne l'effarouchez point, & quittez-lui la place.
Tout ira bien; cédez, quoique très-offensé.

CHARLOT.

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le cœur percé.
(Il sort.)

Mad. AUBONNE.

Ah ! c'en est fait; mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte eſt, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'eſt une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.
(*Il ſort.*)

SCENE IV.

JULIE, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE.

NOn, vous n'aurez jamais ce brutal de Marquis...
Ces nœuds infortunés ſont trop mal aſſortis.

JULIE.

Quoi ! tu me ſerviras ?

Mad. AUBONNE.

Je réponds que ſa mère
Briſera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà réſolue.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Mad. AUBONNE.

O fortune ! ô deſtin ! que tout change à ton gré !...
Du public cependant reſpectons l'allégreſſe.
Trop de monde à préſent entoure la Comteſſe.
Comment parler ? comment, par un trouble cruel,
Contriſter le plaiſir d'un jour ſi ſolemnel ?

JULIE.

Je le ſais, & je crains que mon refus la bleſſe.
Pour ce fils que je hais je connais ſa tendreſſe.

Mad. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler.
Hélas ! je n'ai rien fait que pour la conſoler.

JULIE.

La nature, il eſt vrai, parle beaucoup en elle.

Mad. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle;
Sur tes conseils prudens, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mad. AUBONNE.

Hélas! tout, dès long-tems, trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis.

Mad. AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes...
N'importe... je le veux... je ferai mon devoir;
Je ferai juste.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon espoir.

SCENE V.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET.

BABET.

ALlez, votre Marquis est un vrai trouble-fête.

Mad. AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET *toute essoufflée.*

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins;
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.
Ce spectacle admirable attirait les passans;
Les filles l'entouraient; toute notre séquelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint faisant tous ces apprêts;

Mais Monſieur le Marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; & Charlot au contraire
A dit que tout eſt bien. Le Marquis en colère,
A menacé Charlot, & Charlot n'a rien dit.
Ce ſilence au Marquis a cauſé du dépit,
Il a tiré l'échelle; il a ſu ſi bien faire,
Qu'en deſcendant vers nous Charlot eſt chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot eſt bleſſé.

BABET.

Non, il s'eſt leſtement
Relevé d'un ſeul ſaut. Il s'eſt fâché vraiment,
Il a dit de gros mots.

Mad. AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aiſément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCENE VI.

JULIE, Mad. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT *accourant.*

AH, mon Dieu! quel malheur!

JULIE.

Quoi?

Mad. AUBONNE.

Qu'eſt-il arrivé?

GUILLOT.

Notre jeune Seigneur...

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus de soufflets, je vous jure ;
A moins qu'il n'en revienne.

Mad. AUBONNE.

Ah, mon Dieu ! que dis-tu ?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'chose.

Mad. AUBONNE.

Eh, butord ! dis donc vîte, de grace,
Ce qui s'est pu passer, & tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas ! tout est passé. Le Marquis là dehors
Est troué d'un grand coup tout à travers du corps.

Mad. AUBONNE.

Ah, malheureuse !

JULIE.

Hélas ! vous répandez des larmes.
Mais ce n'est pas Charlot, Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce Marquis turbulent
Poursuivait notre ami, ma foi, très-vertement.
L'autre qui sagement se battait en retraite,
Déja d'un Ecuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin : Charlot, garde-toi bien
D'attendre Monseigneur, il ne ménage rien ;
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître :
Va-t-en, il ne faut pas s'attaquer à son maître.
Mais Charlot lui disait : Monsieur, n'approchez pas.
Il s'est trop approché, voilà le mal.

Mad. AUBONNE.

Hélas !
Allons le secourir, s'il en est tems encore.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NOn, il n'en eſt plus tems.

Mad. AUBONNE.

Juſte Ciel que j'implore !...

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup ſurvécu d'un moment.
Cachons bien à ſa mère un ſi triſte accident.

Mad. AUBONNE.

Les pierres parleront, ſi nous oſons nous taire.

L'INTENDANT.

C'eſt fort loin du Château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'eſt paſſée, & preſqu'au même inſtant ;
Pour préparer Madame à cet événement,
J'empêche, ſi je puis, qu'on n'entre & qu'on ne ſorte ;
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureuſement ſe retire en ſecret
Dans ce moment fatal au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut ſe faire entendre.
Ne bleſſons point un cœur ſi ſenſible & ſi tendre ;
Epargnons une mère.

JULIE.

Hélas ! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat !
Je plains ſon fils... le tems l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant, mais il était mon maître.

Mad. AUBONNE.

Quelle mort ! & par qui !

L'INTENDANT.

Dans quel tems, juſte Ciel !

Dans le plus beau des jours, dans le plus ſolemnel ;
Quand le Roi vient chez nous !

JULIE.

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT.

Peut-être ſa perſonne
Aux mains de la Juſtice eſt livrée à préſent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à ſon corps défendant.
La Juſtice eſt injuſte !

L'INTENDANT.

Ah ! les loix ſont bien dures !

BABET *à Guillot.*

Charlot ſerait pendu ?

GUILLOT.

Ce ſont des aventures
Qui font bien de la peine, & qu'on ne peut prévoir ;
On eſt gai le matin, on eſt pendu le ſoir.

BABET.

Mais le Marquis eſt-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute ;
Le Médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de reſſource ?

GUILLOT *à Babet.*

Ecoute.
Il en diſait de moi l'an paſſé tout autant ;
Il croyait m'enterrer, & me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il eſt mort, il n'eſt plus d'eſpérance :
Mes enfans, au logis gardons bien le ſilence.

GUILLOT.

Je gage que ſa mère a déja tout appris.

Mad. AUBONNE.

J'en mourrai... mais allons... le deſſein en eſt pris.
(Elle ſort.)

BABET.

Ah! j'entends bien du bruit & des cris chez Madame.

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon ame
D'une si bonne mère éprouve les douleurs ;
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, CHARLOT.

CHARLOT *au milieu d'une troupe de Gardes.*

J'Aurais pu fuir sans doute, & ne l'ai pas voulu.
Je desire la mort, & j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La Justice est ici. Madame la Comtesse
Sait la mort de son fils ; la douleur qui la presse,
Ne lui permettra pas de recevoir le Roi.
Quel malheur !

GUILLOT.

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse ;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait ? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre Marquis, qu'être tué par eux ?

GUILLOT.

Elle a toujours raiſon, c'eſt très-bien dit.

CHARLOT.

J'eſpère
Qu'on ſouffrira du moins que je parle à ma mère :
Voudrait-on me priver de ſes derniers adieux ?

L'INTENDANT.

Elle s'eſt évadée, elle eſt loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi ! ta mère eſt complice ?

BABET.

Il me met en colère ;
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de ſa mère, & bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas ! mon auguſte maîtreſſe !
Et que je plains Julie ! Elle avait la tendreſſe
De Monſieur le Marquis ; & mes funeſtes coups
Privent l'une d'un fils, & l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce Château reſpectable,
Où l'on daigna m'aimer... où je fus ſi coupable...
(*A l'Intendant.*)
Vous, Monſieur, ſi jamais dans leur triſte maiſon
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'oſe vous conjurer de bien dire à Madame
Qu'elle a toujours regné juſqu'au fond de mon ame ;
Que j'aurais prodigué mon ſang pour la ſervir ;
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir.
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas ! dans la maiſon mon enfance nourrie
Me laiſſait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs.

Ils

Ils ne sont pas pour moi... la source en est plus belle...
Adieu... conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer !

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot !... Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *à ceux qui emmènent Charlot.*

Messieurs, de grace,
Ne l'enlevez donc pas !.... Suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCENE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

AH ! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens & sa force affaiblie ;
Ses femmes à l'envi, les miennes tour-à-tour
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidèle,
Devant la secourir, ne soit point auprès d'elle ?
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras ;
Par une fausse porte elle s'est éclipsée.
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée ;
Elle est pour son malheur mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous se défier ?

Le Roi viendra bientôt, ſon ſeul aſpect fait grace,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un Bourgeois Champenois, qui tue un grand Seigneur.
L'exemple eſt dangereux après ces tems d'horreur,
Où l'Etat déchiré par nos guerres civiles
Vit tous les droits ſans force & les loix inutiles.
A peine nous ſortons de ces tems orageux.
Henri qui fait ſur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, & non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je ſuis la cauſe, hélas! de cet affreux malheur,
Ne me reprochant rien dans ma ſimple candeur.
J'ai cru qu'on n'avoit point de reproche a me faire.
Ce malheureux Marquis, dans ſa ſotte colère.
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer ſon Seigneur, & fort innocemment.
Je ſaurai recourir à la clémence auguſte,
Aux bontés de ce Roi galant autant que juſte.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui,
Il y ſera ſenſible, il ſera mon appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

SCENE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET *accourant.*

AU ſecours! ah, mon Dieu, la misère!
Protégez-nous, Madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maiſon.

JULIE.

Quoi, Babet?

BABET.

C'eſt Charlot que l'on fourre en priſon.

JULIE.

O Ciel!

BABET.

Des gens tous noirs des pieds juſqu'à la tête
L'on fait conduire, hélas! d'un air bien mal honnête.
Pour comble de malheur le Roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne danſera point, plus de fête... Ah, Madame!
Que de maux à la fois!... tout cela perce l'ame.

JULIE.

Charlot eſt en priſon!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le ſauver prenez ſur vous le ſoin.
Chacun vous aidera, tout le Château vous prie:
Les morts ont toujours tort, & Charlot eſt en vie.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y ſoit bien long-tems.

JULIE.

Madame ſort déja de ſes appartemens.
Dans quel accablement elle eſt enſevelie!

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LA COMTESSE *ſoutenue par deux femmes.*

LA COMTESSE.

Mes filles, laiſſez-moi, que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne ſaurais reſter.

L'INTENDANT *à Babet.*

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(Ils sortent.)

LA COMTESSE *se jettant dans un fauteuil.*

O ma chère Julie ! en ma douleur profonde
Ne m'abandonnez pas... Je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, & mon cœur
Répond toujours au votre, & sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel le est votre hyménée !
Ah ! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort... & je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le Roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête & si sainte & si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire !
Ah, Julie !

JULIE.

En ce tems, en ce séjour de pleurs ;
Comment de la maison faire au Roi les honneurs !

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte
Il plaindra les horreurs où mon ame est ouverte.
Il aura des égards ; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le Roi ne viendra point... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grace ?...

LA COMTESSE.

Il est bien criminel.

JULIE.

Il s'est vu bien pressé ;
A ce coup malheureux le Marquis l'a forcé.

LA COMTESSE *pleurant.*

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère...

LA COMTESSE *ſe levant.*

Il devait dans mon fils reſpecter une mère.
Le fils de ſa nourrice, ô Ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les ſoins infinis
Ont conduit leur enfance, & qui tous deux les aime,
En ne paraiſſant point le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement, mon ſort eſt plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périſſe?

LA COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Fera donc la troiſième!

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter!
Elle eſt mère... & je ſais ce qu'il doit en coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance & de peine;
Ma douleur me ſuffit.

(*On entend du bruit.*)

JULIE.

Quelle rumeur ſoudaine!

(*Le peuple derrière le Théatre.*)

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi!

LA COMTESSE.

Dans l'état où je ſuis, ô Ciel! il vient chez moi!

SCENE V.

LE COURIER *en bottes, qui était parti au premier Acte, arrive.*

JULIE.

CHarlot ſera ſauvé !

LE COURIER.

Le Duc de Bellegarde
Dans la cour à l'inſtant vient avec une garde.
Pour la ſeconde fois le peuple s'eſt mépris.

JULIE.

Le Roi ne viendra point ?

LE COURIER.

Je n'en ai rien appris.
Il eſt à la diſtance à peu près d'une lieue,
Dans un petit village avec ſa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en ſuis sûre.

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGRADE *arrive ſuivi de pluſieurs Domeſtiques de la maiſon. On arrange trois fauteuils.*

LA COMTESSE *allant au-devant de lui.*

AH, Monſieur ! vous venez
Conſoler, s'il ſe peut, mes jours infortunés.

LE DUC.

Je l'eſpère, Madame; ici le Roi m'envoie,
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.

(A Julie qui veut sortir.)

Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi ;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, Madame, & sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une & l'autre.

(Il s'assied entr'elles.)

Une Madame Aubonne, accourant vers le Roi,
S'est jettée à ses pieds, a parlé devant moi ;
Le Roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce Prince daigne être homme.

JULIE.

Ah ! l'ame grande & bonne !

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter... Ne vous affligez point,
Madame, & jusqu'au bout, souffrez que je m'expli-
que.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique.
On le crut mort long-tems. Vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu.

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au tems même où la guerre,
Ainsi que tout l'Etat, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs,
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs.
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous futes jettée ;
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

(Tous se lèvent.)

LA COMTESSE.

Ah ! tout mon cœur s'échappe ! Ah, grand Dieu !

JULIE.

Tout le mien
Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur!

JULIE.

Quelle joie!

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons que je le voie...
Mais... ſerait-il bien vrai?

LE DUC.

Rien n'eſt plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah! ſi j'avais rempli ce devoir ſi ſacré,
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur ſang de mon ſang, & d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il eſt bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant,
Quelle preuve avez-vous? quel témoin? quel indice?

(*On s'aſſied encore.*)

LE DUC.

Le Ciel avec le Roi vous a rendu juſtice.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait,
Cet enfant ſuppoſé dans vos bras s'élevait.
Vos ſoins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous paſſait pour la nature.
La nourrice voulut diſſiper votre erreur,
Elle n'oſa jamais alarmer votre cœur,
Craignant, en diſant vrai, de paſſer pour menteuſe
Et la vérité même était trop dangereuſe.
Dans un billet ſecret avec ſoin cacheté,
Son mari, vieux Soldat, mit cette vérité.
Le billet dépoſé dans les mains d'un Notaire,
Produit aux yeux du Roi, découvre le myſtère.
Le Soldat même à part interrogé long-tems,
Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air ſimple & naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'eſt pas le tems de l'impoſture.

Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé. Des témoins entendus
Sur le lieu, sur le tems, sur chaque circonstance,
Ont sous les yeux du Roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point, il sait sonder les cœurs :
Art difficile & grand qu'il doit à ses malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme
Que pour aimable & brave en ces lieux on renomme ?
De votre père, hélas ! c'est le portrait vivant.
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Massacré près de moi, dans l'horrible journée
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
C'est lui-même, vous dis-je ; oui, c'est lui : je l'ai vu ;
Frappé de son aspect, j'en suis encor ému,
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous raviſſez mon ame.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits !

LE DUC.

Agréez donc, Madame,
Que la triste nourrice, appuyant mes récits,
Puisse ici retrouver son véritable fils.
Il était expirant, mais on espère encore
Qu'il pourra réchapper. Sa mère vous implore ;
Elle vient, la voici qui tombe à vos genoux.

SCENE VII & dernière.

Les Acteurs précédens, Mad. AUBONNE.

Mad. AUBONNE *se jettant aux pieds de la Comtesse.*

J'Ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez, levez-vous.

Je dois tout pardonner, puiſque je ſuis heureuſe.
Tu m'as rendu mon ſang.

(La porte s'ouvre, Charlot paraît avec tous les Domeſtiques.)

CHARLOT *dans l'enfoncement.*

O deſtinée affreuſe!

(Avançant quelques pas.)

Où me conduiſez-vous?

LA COMTESSE *courant à lui.*

Dans mes bras, mon cher fils.

CHARLOT.

Vous, ma mère!

LE DUC.

Oui, ſans doute.

JULIE.

O Ciel! je te bénis.

LA COMTESSE *l'embraſſant.*

Oui, reconnais ta mère; oui, c'eſt toi que j'embraſſe.
Tu ſauras tout.

JULIE.

Il eſt bien digne de ſa race.

Le peuple derrière le Théatre.

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi!

LE DUC.

Pour le coup, c'eſt lui-même. Allons tous: c'eſt à moi
De préſenter le fils, & la mère, & Julie.

LA COMTESSE.

Je ſuccombe au bonheur dont ma peine eſt ſuivie.

CHARLOT *Marquis.*

Je ne ſais où je ſuis.

LA COMTESSE.

Rendons grace à jamais
Au Duc de Bellegarde, au grand Roi des Français.
Mon fils...

CHARLOT *Marquis.*

J'en ſerai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jetter aux pieds d'un ſi bon Maître.

CHARLOT *Marquis.*

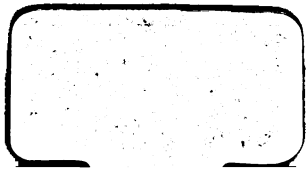
Henri n'eſt pas le ſeul dont j'adore la loi.

Tout le monde crie.

Vive le Roi! le Roi! le Roi! le Roi! le Roi.

Fin du troiſième & dernier Acte.

SUD

Aspin
13.1.79
£25.00

78791454